



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Camille Lemonnier**

**Lemonnier, Camille**

**Bruxelles, 1903**

Courbet

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61155](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61155)

## COURBET



Rien d'extraordinaire dans le peu de sympathie de Courbet pour Delacroix. Sa nature provinciale, faite de clarté, de bonhomie, de grosses sensations, ne pouvait comprendre le dilettantisme byronien du peintre du "Don Juan."

Celui-ci était un grand esprit littéraire, profondément cultivé, cherchant au dedans de lui-même, dans sa riche imagination, nourrie d'incessantes lectures, non seulement ses sujets, mais leur plastique et leur mode d'expression. Courbet, au contraire, était un homme d'instinct, sans culture, mais merveilleusement apte à communiquer avec la nature. Il ouvre sur le monde tangible de grands yeux extasiés, qui absorbent les contours et boivent la lumière.

Alors que Delacroix regarde devant lui avec ce sixième sens, qui, chez lui, semble concentrer les cinq autres, Courbet paraît avoir été mis au monde pour prouver qu'un peintre vraiment humain n'a besoin que de

ces derniers pour saisir l'universalité des choses.

La contemplation intérieure est remplacée, chez lui, par la compréhension immédiate de ce qu'il a sous les yeux. Il n'a pas la seconde vue des visionnaires ; il n'habite pas les mondes surnaturels ; il n'entend rien au spiritualisme. C'est un tempérament tout d'une pièce, qui est impressionné par les objets et les exprime comme il les sent, sans être distrait par des visées étrangères à son métier de peintre.

On comprend, dès lors, ce dédain de tout ce qui n'était pas la terre qu'il avait sous les pieds.

Courbet était absolument fermé au sens d'une beauté immatérielle, en dehors des conditions formelles de la vie. Il n'était tourmenté ni par le désir de rendre les choses plus belles qu'elles ne le sont, ni par le désir de les rendre meilleures. Il trouvait, au contraire, que tout était bien dans la création et sa philosophie n'allait pas au delà de sa recherche d'être sincère et vrai.

La vérité des penseurs, de ceux qui contemplent la nature avec les yeux de l'âme, était pour cet homme de l'instinct non avenue. Il ne croyait pas à la chimère, il ne pensait pas que l'on pût peindre son rêve, il n'était pas touché de l'effort de certains hommes pour réaliser un idéal de tendresse et de bonté. Son spiritualisme à lui était dans ses prunelles et dans ses doigts ; il ne prêtait aux choses ni sa passion ni sa douleur ; il trouvait l'horizon suffisamment

grand et ne l'agrandissait pas. Et alors se produisit, au milieu de l'effervescence romantique, ce spectacle nouveau : la nature de tout le monde, et que tout le monde comprenait, peinte par un grand peintre bête qui ne faisait pas d'esprit.

### III

Delacroix s'était débattu au milieu du mensonge et de la mauvaise foi. Une mesquinerie de petits esprits était l'atmosphère où vivait ce grand lutteur.

Autour de lui, l'art étalait une convention de théâtre. On avait imaginé un certain nombre de sentiments nobles que patronnait l'Institut et qui constituaient le fond des recherches artistiques. L'homme avait été supprimé comme entaché de grossièreté ; les fatalités du moyen-âge s'étaient réveillées pour le murer dans le néant ; il semblait que la Révolution n'avait jamais existé et que le coq gaulois n'avait pas sonné la diane de l'humanité. Dans la coulisse, des portants soutenaient un vieux petit paysage en ruine, toujours le même, qui était le digne pendant de cette friperie. Michallon, Aligny, Lapito, Rémond, Demarne mettaient des marabouts à la nature comme à une vieille douairière.

Tandis que Delacroix bâtissait ses drames avec la fièvre de son sang, ceux qui étaient alors ses rivaux ne parvenaient pas à mettre sur pied des ombres et leurs épopées étaient des châteaux de cartes bâtis sur du sable.

Puis il y eut une réaction. Les metteurs en scène firent leur art avec les miettes de la table de Dumas. On peignit l'événement, le fait historique, la légende. Delaroche succéda à Delacroix. Les portes battaient dans cet art remuant qui prenait le mouvement pour l'action ; ce fut l'époque du mélodrame et du mimodrame. Les héros s'agitaient dans un tourbillonnement vain et glacé. On mit à sac le vestiaire de l'histoire, on pilla la défroque pendue aux patères et l'art fut plein de panaches, de pourpoints, de colichemardes qui avaient la drôlerie d'un carnaval.

Ces costumiers reniaient l'homme ; ils avaient inventé pour leurs grands-opéras une sorte d'humanité en baudruche, à laquelle ils mettaient des masques.

Cela avait fini par former au dessus de la vie du temps une atmosphère d'idées factices, faite de conventions et de songes creux : la musique s'était mise de la partie, avait accroché une manivelle à cet art des peintres, qui, colporté par des barytons, les orgues de barbarie et les pianos, tournait les têtes ; et sur les cheminées, des troubadours en zinc égratignaient des guitares, achevant de pervertir les bourgeois.

Une transformation énorme s'opérait, il est vrai, du côté du paysage. Paul Huet, Flers, Dupré, Corot, Rousseau racontaient la terre, avec des émotions lyriques. Mais ce haut vol d'esprits s'était posé sur la nature sans toucher à l'homme et celui-ci continuait à jouer au personnage, dans une

peinture qui semblait faite pour les gens de lettres.

Tout à coup, Courbet mit son sabot dans la vitre. Il peignit des manants, des bourgeois, une humanité réelle ; il la peignit sans visées littéraires, en homme qui ne se préoccupe que d'être sincère, et tout doucement le vent se mit à souffler des horizons, balayant l'atmosphère engourdissante où l'on moisissait.

Courbet eut ainsi son heure providentielle.

Il fut un des rares peintres utiles.

Il arriva comme arrivent les remueurs d'idées, brutalement, avec une ardeur farouche de prosélytisme. La nature, en le faisant grand et fort, sur un patron d'homme des champs, l'avait prédisposé à l'apostolat ; un peu de puissance physique aide toujours à la propagande des choses de l'esprit.

On raconte qu'il marchait escorté par des fidèles, à l'époque de ses premiers succès ; des reflets l'accompagnaient, augmentant son rayonnement d'astre naissant ; et, par moments, des éclairs prophétiques s'allumaient dans ses prunelles noyées, semblables à la prunelle des conquérants.

Il exerçait une séduction.

Silvestre, dans ses "Artistes Français," fait entrevoir un rudiment de religion se formant autour de lui, avec des agapes, des réunions et des parties de billard. Gustave Planche mettait sa main dans cette poigne qui secouait les colonnes de son temple. Il

y avait un silence ému lorsque Courbet parlait et sa belle tête bistrée prenait, au dessus des tables, des airs de buste en bronze.

Le grand-prêtre savourait l'enthousiasme qui l'entourait comme un hommage naturel. Il y a toujours eu dans Courbet, à côté de sa finasserie de paysan, une sottise involontaire qui le faisait la dupe de ce qui flattait sa vanité. Il crut à sa divinité et proclama l'Évangile nouveau.

Courbet avait l'entêtement de ses idées. Il professait une admiration sans bornes pour lui-même. C'était un cerveau absolu, pensant en bloc, nullement fait pour la controverse ; il imposait ses convictions, niait celles des autres, étouffait la discussion sous ses allures carrées, massives. Il avait l'aplomb bourru des réformateurs, une façon tranchante de jeter son art à la tête des gens qui coupait court à tout et, de plus, une belle ignorance qui lui permettait d'être suffisant. Il remplaçait, en causant, les arguments par des sarcasmes, noyait ses ennemis dans son ironie, faisait de grands massacres d'innocents, avec une méchanceté bonhomme.

Courbet fut, pour l'art, une sorte de médecin qui apportait la santé avec lui. Il le mit au vert, se plongeait dans des bains de sang, fouetta de verges sa torpeur.

Il ouvrit une échappée sur la nature.

Il faisait son art en paysan, avec une belle entente de la terre. Il se moquait de l'élégance, de la dignité, de la gravité ; une odeur de terreau montait de ses person-

nages, indiquant la forte adhésion de leur semelle au sol. Ce plébéien cracha sur les Olympes.

Il avait toutes les petites audaces ; il eût peint Junon en vachère et Jupiter en chien-en-lit. Il n'a pas eu les audaces imposantes du génie. Il était batailleur plutôt que lutteur. Il y avait dans son art quelque chose du fait de casser les réverbères. Il gamina.

Mais Courbet créa une sensation : celle de la vie dans sa matérialité. Il donnait le goût d'une certaine existence cossue, passée à se dilater dans l'épanouissement des choses.

On vivait grassement dans ses œuvres.

#### IV

Chose étonnante, Courbet ne tâtonne pas ; il n'est pas sollicité par des mirages, il n'a pas à lutter contre des incompatibilités. Du coup, il trouve sa route et il y marche avec l'entêtement d'un homme qui est sûr d'avoir son horizon devant lui. Il y a peu d'exemples d'une pareille netteté dans les débuts.

Par un miracle d'instinct, il se conforme à son tempérament, il se fait l'artiste de l'espèce d'humanité qu'il a reçue en naissant, il devient le peintre de son corps, et, cette faculté allant toujours s'élargissant, il se prépare à ce don merveilleux d'exprimer la matérialité qui est sa marque distinctive.

Courbet fut le "casseur de pierres" de son art ; comme ceux qu'il a peints, il a fait une grosse besogne au soleil, avec un abrutissement sublime.

Son cerveau avait des facultés de ruminant ; il s'assimilait les choses à travers une demi-somnolence et méthodiquement, par une opération de l'instinct, les impressions y descendaient, s'y classaient, prenaient une consistance sereine.

Ce cerveau de Courbet est une des choses qu'il faut étudier pour bien comprendre sa peinture. Il est fortement constitué, sensible, ouvert à l'intuition, dans un front de bon garçon, rond, bien modelé et vulgaire. On devine sous le crâne une intelligence courte, mais d'aplomb, synthétique plutôt qu'analytique, intelligence paysanne et bourgeoise, sans hautes envolées, faite pour les applications positives. C'est un mécanisme correct, qui ne se détraquera pas dans des recherches d'idéal, ne sera pas sujet aux grandes secousses de l'invention et même s'accommodera d'un peu de routine.

Il y a place dans ce cerveau pour de petites choses à côté d'autres plus grandes et l'on comprend que des malices de commis-voyageur s'y soient rencontrées avec des sensations de pur artiste. Il manque de grandeur, il est obtus, il a de la ténacité plus que de la volonté ; il ne possède ni l'ampleur du cerveau de Rousseau, ni la nervosité du cerveau de Delacroix, ni la sérénité du cerveau de Corot.

Aussi la puissance de Courbet n'était-

Institut für Romanische  
Philologie Aachen

elle pas renfermée dans son front exclusive-  
ment ; elle était répandue dans son orga-  
nisme tout entier, dans son œil étalé, dans  
la pondération de ses membres, dans la  
santé de sa chair, dans ses mains élégantes  
et sensibles, dans ce bel ensemble animal  
d'une vie riche, heureuse, épanouie.

La peinture de Courbet est de la pein-  
ture d'homme bien portant.

(COURBET ET SON ŒUVRE).

